

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 (avril 1999)

Diderot, philosophie, matérialisme

André Tosel

Presentation, Diderot: Un matérialisme entre nominalisme et conjecture

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

André Tosel, « Presentation, Diderot: Un matérialisme entre nominalisme et conjecture », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 19 août 2007. URL : <http://rde.revues.org/index1862.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rde.revues.org/index1862.html>

Document généré automatiquement le 23 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

André Tosel

Presentation, Diderot: Un matérialisme entre nominalisme et conjecture

1 On trouvera en ce volume les Actes du colloque Diderot, matérialisme, philosophie, tenu en Sorbonne les 6 et 7 mars 1998, organisé par le Centre d'Histoire des Systèmes de Pensée Moderne (responsable: A. Tosel) de l'Université de Paris-I-Panthéon-Sorbonne, avec le patronage de la Société Diderot. Cette initiative, encouragée par de nombreux spécialistes, voulait contribuer à la reconnaissance de Diderot comme philosophe français majeur et comme moment crucial dans l'histoire discontinue et méconnue du matérialisme. Il a réuni des historiens et critiques de la littérature, des philosophes et épistémologues, tous convaincus que malgré la gloire officielle qui le consacre, Diderot philosophe et matérialiste demeure encore inconnu en sa propre patrie. La figure de l'écrivain et essayiste d'exception, unie à celle du militant des Lumières et du formidable organisateur de culture — l'Encyclopédie — ont obscurci la figure du philosophe. On jugera sur pièces si le pari de rapatrier, sans réductionnisme, Diderot à la philosophie a été honoré. Mais il demeure acquis que depuis quelque temps s'est ouverte une nouvelle et heureuse saison dans l'étude de Diderot. Ce tour de la roue de la Fortune est attesté par la multiplication en France même de travaux prenant en compte la pratique et les apports philosophiques de Diderot et les interprétant en syntonie avec la pratique et l'œuvre de Diderot écrivain. Les conflits territoriaux et les idiotismes disciplinaires sont en voie de résorption. Le colloque s'est voulu la preuve par l'exemple de cette mutation. Diderot est assurément un artisan majeur du renouveau du matérialisme dans la philosophie moderne, et n'en déplaise à la trop sévère critique de Ernst Cassirer, dans son ouvrage fameux consacré à La philosophie des Lumières, avec Diderot, la position et la pratique matérialistes en philosophie trouvent une expression complexe et contrôlée dans son excès conjectural même. Diderot, en effet, qui a commencé son parcours philosophique en sceptique avec La Promenade du sceptique ou Les Allées (écrit en 1747), s'est toujours méfié de l'abstraction métaphysique, de sa prétention à donner accès à une essence réelle ou à un concept concret. Il n'a jamais soutenu la thèse réaliste radicale qui énonce que malgré les obstacles inévitables et toujours renaissants la réalité est connaissable en son essence. Lui qui est un penseur du devenir et de la métamorphose ne soutient pas par exemple la position d'Héraclite. Pour ce dernier le cosmos contient le logos qui est celui-là même de la pensée, sans pour autant se confondre avec elle. Le concret se réfléchit dans l'abstrait qui est pénétration du réel (Fragments Diels-Kranz. 22 B. 113). La pensée peut atteindre le logos, une première fois dans l'expérience sensible ; et il est la loi des étants concrets saisis par les sens (ibid., B 155). Mais une critique ici s'impose quant à la portée de l'expérience immédiate donnée à l'intersubjectivité. La loi est nature, et la nature se cache, sans pour autant qu'il faille céder à un pur phénoménisme. La critique de l'expérience se fonde sur ce qu'il faut bien nommer la raison. Celle-ci parvient à comprendre la raison par laquelle tout est gouverné (ibid., 22 B 4). Le concept ou abstraction est bien en un sens réel, non pas tant parce qu'il serait lui-même une chose, mais parce qu'il saisit l'essence du concret. Il ne coïncide pas avec ce concret. Toutefois sa particularité est d'être différent de lui, non comme chose en soi inconnaissable, mais comme cela même qui désigne la couche profonde de la réalité dans sa connaissabilité (ibid., 22 B 30-54). Rien du monde ne peut échapper à l'empire du nomos, de la loi. De son côté, Diderot, en raison de son empirisme initial, est tenté par le nominalisme pur pour qui le concept ne peut être autre chose qu'un diaphragme qui nous empêche de saisir le réel. Il n'a de valeur qu'utile, celle d'un schéma d'intelligibilité qui permet de construire des énoncés dotés de sens mais incapables d'une adéquation à la réalité de la nature. Les Pensées sur l'Interprétation de la nature (publiées fin 1753) témoignent de cette séduction nominaliste. Placées sous l'autorité de Bacon — à qui est emprunté le concept d'interprétation de la nature —, elles entendent développer une « philosophie expérimentale » qui se fonde sur une double polémique avec l'impérialisme du modèle mathématique en sciences et avec

la philosophie rationnelle: ces deux disciplines manquent le réel en sa singularité, elles sous-estiment la richesse des faits. « La région des mathématiciens est un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre [...] C'est une espèce de métaphysique générale où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles »¹. Si le mathématicien est semblable au métaphysicien qu'il déclare honnir, ce dernier développe une « philosophie rationnelle » obsédée par la tâche, devenue « préjugé », de « lier les faits » en des constructions systématiques qui immobilisent les sciences et fétichisent en vérités éternelles des hypothèses prises pour le réel. « Les faits de quelque nature qu'ils soient sont la véritable richesse du philosophe. Mais un des préjugés de la philosophie rationnelle, c'est que celui qui ne saura pas nombrer les écus ne sera guère plus riche que celui qui n'aura qu'un écu. La philosophie rationnelle s'occupe malheureusement beaucoup plus à rapprocher et à lier les faits qu'elle possède, qu'à en recueillir de nouveaux » (ibid., 20, p. 567). Elle refuse d'accepter la fonction conventionnelle de ses constructions, et son souci de l'architecture intellectuelle la conduit à interdire la collecte des faits et l'invention de nouvelles conjectures que l'expérimentation avère. La recherche ratiocinante des analogies au sein du matériau rassemblé la dispense de la recherche des phénomènes et la rend insensible à « la grande révolution dans les sciences » (ibid., 4, p. 561). Il convient de développer contre cette « philosophie rationnelle » une « philosophie expérimentale » qui se fonde sur le cercle de la collecte indéfinie des observations de faits et d'une réflexion armée de l'expérience (ibid., 15, p. 566). « La philosophie expérimentale ne sait ni ce qui lui viendra, ni ce qui ne lui viendra pas de son travail ; mais elle travaille sans relâche. Au contraire, la philosophie rationnelle pèse les possibilités, prononce et s'arrête tout court. Elle dit hardiment: on ne peut décomposer la lumière : La philosophie expérimentale l'écoute, et se tait devant elle pendant des siècles entiers ; puis tout à coup elle montre le prisme, et dit: la lumière se décompose » (ibid., 23, p. 568). Cette modestie laborieuse implique ainsi un certain nominalisme en ce que « la multitude infinie des phénomènes de la nature » est à l'horizon tout aussi infini des prises de la philosophie expérimentale. Diderot reprend la célèbre métaphore du livre de la nature pour en tirer les rudiments d'une théorie des « bornes de l'entendement » : à supposer que nous en connaissions parfaitement « la langue philosophique », ce livre étend ses feuillets à l'infini, et notre connaissance ne saurait en achever la lecture. « Combien ne faudrait-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomènes si les phénomènes étaient connus ? Quand la langue philosophique sera-t-elle complète ? Quand elle serait complète, qui d'entre les hommes pourrait la savoir ? » (ibid., 6, p. 562). L'incomplétude de la langue en laquelle s'énonce la multiplicité phénoménale est une borne intensive et qualitative qui redouble la borne quantitative et extensive qui nous empêche à jamais de circonscrire le réel. Et pourtant le nominalisme de Diderot n'est pas pur, pas plus que son scepticisme n'est radical. Il s'agit d'un nominalisme impur, paradoxalement provisoire au moment même de son énonciation. C'est un nominalisme éclectique qui contient une forte dose de réalisme et d'un réalisme conjectural. Expliquons-nous. La philosophie expérimentale tire de ses bornes son dynamisme propre, l'idée d'un savoir achevé ne pouvant renvoyer qu'à un entendement divin que Diderot élimine sous toutes ses formes (on mesurera sur ce point la distance qui sépare le spinozisme diderotien de Spinoza lui-même). La philosophie expérimentale ne cesse de multiplier les observations concrètes et de faire des expérimentations mentales, des conjectures, orientées sur l'intelligibilité des faits. L'observation de la nature ne se suffit pas en effet, elle se prolonge précisément en une « conjecture » toujours d'intention réaliste et matérialiste. « Une des principales différences de l'observateur de la nature et de son interprète, c'est que celui-ci part du point où les sens et les instruments abandonnent l'autre: il conjecture, par ce qui est, ce qui doit être encore ; il tire de l'ordre des choses des conclusions abstraites et générales, qui ont pour lui toute l'évidence des vérités sensibles et particulières ; il s'élève à l'essence même de l'ordre des choses ; il voit que la coexistence pure et simple d'un être sensible et pensant, avec un enchaînement quelconque de causes et d'effets, ne lui suffit pas pour en porter un jugement absolu ; il s'arrête là; s'il faisait un pas de plus, il sortirait de la nature » (ibid., 56, p. 593). Et c'est ainsi qu'est introduit le principe de l'autosuffisance de la nature. Ces conjectures ne sont

pas métaphysiques, elles sont des hypothèses qui s'assument comme telles, mais en se lestant d'un coefficient de certitude dans la mesure où elles ne contredisent jamais l'observation et permettent une compréhension unitaire rationnelle de la nature qui à son tour permet de rendre compte des résultats scientifiques et des conceptions nouvelles (électricité, magnétisme, embryologie, cosmologie). La conjecture étaye la révolution scientifique en cours. Et c'est ainsi que les Pensées sur l'interprétation de la nature prolongent leur théorie semi-nominaliste de la connaissance en une série de sept conjectures réalistes et matérialistes. La conjecture des conjectures est celle de l'interdépendance matérielle de tous les faits en une immanence complète. « L'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout ; et sans l'idée de tout, plus de philosophie » (ibid., 11, p. 564). Cette conjecture fondamentale en implique une autre qui concerne le développement dont est susceptible tout être naturel dans une nature qui est processus dynamique de différenciation temporelle de ses formes. « Si les phénomènes ne sont pas enchaînés les uns aux autres, il n'y a point de philosophie. Les phénomènes seraient tous enchaînés, que l'état de chacun d'eux pourrait être sans permanence. Mais si l'état des êtres est dans une vicissitude perpétuelle ; si la nature est encore à l'ouvrage ; malgré la chaîne qui lie les phénomènes, il n'y a point de philosophie. Toute notre science naturelle devient aussi transitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature n'est que l'histoire très incomplète d'un instant. Je demande donc si tous les métaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont ; si les plantes ont toujours été et seront toujours telles qu'elles sont ; si les animaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont, etc. Après avoir médité profondément sur certains phénomènes, un doute qu'on vous pardonnerait peut-être, ô sceptiques, ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été et qu'il sera » (ibid., 58. 1, pp. 596-597). Les conjectures invalident ainsi le scepticisme par leur visée réaliste. Elles sont des noms, des mots, mais des noms réels et réalisateurs de questions nouvelles assurant une nouvelle possibilité d'observation. C'est ainsi que Diderot attaque le nominalisme des taxinomistes qui sous couleur de dénoncer les systèmes de métaphysique dogmatique élaborent des principes de classification qui se veulent conventionnels mais qui sont érigés en absolus malgré le démenti des êtres. « Au lieu de réformer ses notions sur les êtres, il semble qu'on prenne à tâche de modeler les êtres sur ses notions » (ibid., 48, p. 586). Leur intention est de rénover une approche systématique jusqu'ici dévoyée par l'esprit de système. Elles sont le fruit de l'amour d'un savoir que l'on ne veut pas laisser à l'accumulation empirique, ni enfermer en son état et ses bornes actuelles. Elles orientent une science déterminée à rechercher le concret fondamental que l'interprétation de la nature explicite comme le plus explicatif. A la philosophie expérimentale de jouer son rôle d'aide à l'invention en proposant par exemple à la physique expérimentale la conjecture du « phénomène central » permettant de présenter comme ses faces différentes les phénomènes de la pesanteur, de l'élasticité, de l'attraction, du magnétisme ou de l'électricité. « Il y a peut-être un phénomène central qui jetterait des rayons non seulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le temps ferait découvrir, qui les unirait et qui en formerait un système » (ibid., 45, p. 585). Ainsi fruit de l'entendement et de l'imagination théorique, nourrie d'une masse d'observations, une conjecture est, certes, « sentiment », « inspiration », voire « extravagance », « rêverie », comme l'illustrera de manière superbe le Rêve de D'Alembert (écrit en 1769), mais elle n'est jamais suspendue dans le vide, ni arbitraire, elle s'appuie sur une familiarité cultivée avec les phénomènes naturels et elle se destine elle-même à la corroboration de l'expérimentation à venir, au sein d'une pratique incessante de l'observation. Le dérapage conjectural est toujours contrôlé mais il porte la vie du savoir. On lira ainsi le numéro 31 des Pensées: « Je dis extravagances ; car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres, ni plus décousus ? Il n'y a quelque fois pas une proposition qui ne puisse être contredite, soit en elle-même, soit dans sa liaison avec celle qui la précède ou la suit. C'est un tout si précaire et dans les suppositions et dans les conséquences, qu'on a souvent dédaigné de faire ou les observations ou les expériences qu'on en concluait » (ibid., p. 571). Le diaphragme qui s'interpose entre le réel concret et l'entendement abstrait, le nom, l'abstraction, vient du fait que nous sommes toujours déjà immergés dans les faits

eux-mêmes et dans leur richesse confuse, qu'il est difficile de les analyser. Mais ce fait de notre facticité phénoménale une fois compris, il devient possible de mettre en mouvement la dynamique de la connaissance et de saisir que cette facticité est autant borne que moteur du savoir. « Tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions; ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses, accordées ou contredites. Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait ou par une chaîne ininterrompue d'expériences, ou par une chaîne ininterrompue de raisonnements qui se tient d'un bout à l'observation, et de l'autre à l'expérience; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace, entre des raisonnements, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ce poids, le fil deviendrait le jouet de la moindre agitation qui se ferait dans l'air » (ibid., 7, p. 563). La tension entre le fait et la conjecture est éminemment productive et interdit toute jérémiade sur l'impuissance humaine. Il faut à la fois savoir (ce) qu'on ne sait pas et ne pas douter de cet autre fait devenu observable, le fait du savoir en mouvement, le fait du mouvement du savoir. La conjecture matérialiste est ainsi fondée. Elle repose sur la thèse d'une matière hétérogène en processus de différenciation et de production des êtres. Elle ouvre sur une série de questions qui sont autant de voies de la recherche. « J'appellerai donc éléments les différentes matières hétérogènes nécessaires pour la production générale des phénomènes de la nature ; et j'appellerai nature le résultat général actuel, ou les résultats généraux successifs de la combinaison des éléments » (ibid., 58, p. 596). L'explicitation du contenu de ce matérialisme réal-conjectural exigerait des développements excédant ces remarques. En effet, le Rêve de D'Alembert expose un matérialisme ludique qui exploite en particulier la chimie et la chimie des mixtes comme une arme de combat contre tout créationnisme. Il écarte la vieille échelle des êtres : la pierre peut devenir humaine dans la mesure où broyée elle se mêle à l'humus qui arrosé devient la base de la production végétale et donc de la nutrition humaine (Entretien entre D'Alembert et Diderot. VER., I, p. 613). « Je fais donc de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible ». L'unité de la nature est réaffirmée : la supposition de « la sensibilité, propriété générale de la matière ou produit de l'organisation » explique tout. La pensée est le résultat de la sensibilité dans une théorie des métamorphoses. Ainsi l'âme est matérielle, l'inerte est du vivant empêché. Le matérialisme de Diderot est énergétique en ce qu'au fond de tout être on a une matérialité vive, distincte de la matière morte du mécanisme laquelle est en définitive la forme la moins vivante de la matière vivante. Là est l'apport le plus important de Diderot par rapport au matérialisme développé dans la physique de Descartes. Mais ce matérialisme de la spontanéité vivante a peut-être rencontré sa limite historique dans son acceptation d'une détermination par une certaine chimie qui elle garde la nostalgie de l'alchimie. La métamorphose des formes vivantes les unes dans les autres, avec transformation de la sensibilité originare, est introduite par une analogie avec le métal qui a fasciné et inspiré des générations d'alchimistes, le mercure. Métal liquide, il ne rouille pas, il est à la fois pesant et facile à volatiliser. Il n'adhère pas aux autres corps. Il peut être utilisé dans les instruments de mesure. Il demeure en une relation de continuité interne. « Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante. — D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une. — Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation, il n'y en a plus qu'une. — La sensibilité devient commune à la masse commune » (Rêve de D'Alembert, p. 626). Ce modèle a une incontestable force critique et polémique, mais il n'a pas anticipé la voie prise par le matérialisme dans les sciences de la vie. Il ignore le pouvoir des combinaisons, il est éloigné de l'idée de code génétique, base de la biologie moléculaire. La voie de la science contemporaine de la vie n'a pas été en ce cas frayée par la conjecture matérialiste de Diderot. Sans doute, ce dernier n'en aurait pas été offusqué : le matérialisme de sa théorie de la connaissance n'excluait pas que fût démenti le contenu de la matérialité spécifique de ses conjectures. Là est la force du matérialisme de Diderot: penser la possibilité de sa rectification. Ainsi le matérialisme de Diderot n'est plus seulement ludique, critique et polémique. Il conserve sa force de provocation en liant sciences et philosophie dans une vision unitaire qui n'est ni une hyperphilosophie ni un positivisme. Il aborde le défi de l'histoire en connaissance de cause.

Pour citer cet article

Référence électronique

André Tosel, « Presentation, Diderot: Un matérialisme entre nominalisme et conjecture », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 19 août 2007. URL : <http://rde.revues.org/index1862.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle